



BRILL

MNEMOSYNE 72 (2019) 736-765

MNEMOSYNE
A Journal
of
Classical Studies
brill.com/mnem

Remparts et philosophie aux V^e et IV^e siècles av. J.-C.

David LévyStone

Universidad Panamericana, Facultad de Filosofía
dlevystone@up.edu.mx

Received October 2017 | Accepted August 2018

Abstract

The main disciples of Socrates criticise the use of city walls. However, their attacks are less grounded in a deep strategic reflexion than related to the traumatic consequences of Pericles' strategy at the beginning of the Peloponnesian war. The Lacedemonians' opposition to the erection of surrounding walls is more likely linked to their aristocratic ideology and interests than to moral imperatives. Though Plato and Xenophon's motives are to avoid political divisions in the city, their positions on fortifications reveal their aristocratic bias and the question of the walls appears to be part of a more general questioning on the spatial and political organisation of the city. On that issue, Aristotle criticises Plato from a pragmatic point of view and defends the use of walls, but under strict conditions only. The Spartan and Socratic critique of the building of the walls, as well as Aristotle reluctance to fully accept them, could be traced back to a common Greek archaic ideal.

Keywords

fortifications – Plato – Xenophon – Aristotle – aristocracy – Sparta

Au livre VII des *Politiques*, Aristote s'oppose, sans les nommer, à ceux qui refusent de fortifier les cités (7.11, 1330b32-1331a18) : c'est là, affirme-t-il, une position purement idéologique, aveugle aux faits et reposant sur d'anciens préjugés. La question, apparemment toute militaire, de la défense des villes est à ses yeux suffisamment importante pour qu'il y revienne à plusieurs reprises dans

ses *Politiques*, lors même qu'il critique ceux qui discutent sans fin ou légifèrent sur des questions d'ordre pratique plus que théorique¹. Le Stagirite considère d'ailleurs que la poliorcétique est, pour le philosophe, un sujet digne d'attention : il convient, écrit-il, de 'chercher et philosopher' (ζητεῖν καὶ φιλοσοφεῖν, 7.11, 1331a14-16) sur les méthodes de défense de la cité².

En attaquant les adversaires des murailles, Aristote vise, sans doute, avant tout son maître Platon, dont les textes semblent plus marqués par le souvenir de la guerre du Péloponnèse que par les progrès techniques et stratégiques de son temps. Chez les auteurs athéniens de la fin du V^e et du début du IV^e siècle, la question des remparts de la cité paraît d'ailleurs être avant tout d'ordre politique : l'opposition entre ceux qui y sont favorables et ceux qui désirent s'en passer correspond essentiellement à la division entre défenseurs de la démocratie et partisans de l'aristocratie. Cet antagonisme se manifeste dès le texte du Pseudo-Xénophon, qui attaque frontalement la stratégie péricléennne, mais aussi dans les thèses développées par Platon, Xénophon et Antisthène, chez lesquels transparaît une commune condamnation de l'usage des murailles.

Cette critique des murs d'enceinte dans la philosophie des premiers disciples de Socrate reflète également une certaine idéalisation de la cité lacédémonienne qui, s'il faut en croire Plutarque, refusait par principe les fortifications. L'empreinte spartiate n'est d'ailleurs jamais plus visible que dans le système défensif que Platon construit pour la cité des *Lois*. À nouveau, ce n'est pas tant une réflexion sur les moyens de la guerre contre un ennemi extérieur qui guide Platon que des considérations de politique intérieure et sa préoccupation constante d'assurer la paix civile. Il en va de même pour le Socrate de Xénophon, pour qui l'interdiction des murailles n'a d'autre justification que d'éviter la *stasis* dans la cité. Chez les Socratiques³, la problématique des

1 *Pol.* 7.12, 1331b18-22 : οὐ γὰρ χαλεπὸν ἐστὶ τὰ τοιαῦτα νοῆσαι, ἀλλὰ ποιῆσαι μᾶλλον. Les traductions sont celles de Pellegrin 2015 pour les *Politiques* d'Aristote et de Robin 1943 pour Platon ; sauf indication contraire, je traduis les autres textes.

2 Les réticences, partagées par de nombreux traducteurs, à rendre ce φιλοσοφεῖν (Jowett 1885 : 'devise and invent' ; Rackham 1944 : 'must discover and think out' ; Pellegrin 2015 : 'appliquer leur esprit') reflètent sans doute une certaine gêne à admettre que ces questions militaires pouvaient être de plein droit objets de philosophie. Il n'y a pourtant là rien d'étonnant : en tant que partie de la philosophie pratique, la philosophie politique implique aussi une réflexion sur l'art de la guerre et la défense des cités. Protagoras déjà attribuait l'incapacité des hommes à survivre à l'état de nature à leur méconnaissance 'de l'art politique, dont l'art de la guerre est une partie' (*Pl. Prt.* 321b).

3 Dans le cours de l'étude, j'entends par 'Socratiques', les disciples directs de Socrate, sans me prononcer sur la position éventuelle du 'Socrate historique', bien que la convergence, sur cette question des murailles, de personnalités aussi différentes qu'Antisthène et Platon pourrait attester d'une inspiration remontant à leur maître commun.

murailles ne semble qu'incidemment se rapporter au domaine militaire : elle s'inscrit d'abord dans le cadre d'une réflexion générale sur l'organisation spatiale et politique de la cité.

La critique d'Aristote la remet à sa juste place et c'est d'un point de vue pratique, militaire, qu'en observateur averti des guerres de Philippe II, il prend position en faveur de l'usage des murailles contre le parti pris idéologique et politique de son maître. Lui-même pourtant n'arrive pas à se détacher complètement des 'vieux préjugés' qu'il dénonce et qui reposent sur une conception archaïque de la guerre, commune à l'ensemble du monde grec.

Le refus lacédémonien des murs d'enceinte est un fait bien connu, mais dont on a peu mesuré les multiples implications, ni même véritablement recherché les origines. L'absence de murailles à Sparte n'est généralement mentionnée que comme un élément parmi d'autres, et même quasi-anecdotique, de la légende spartiate et analysé, au mieux, comme l'écho dans les textes athéniens, ou à des époques plus tardives, d'une certaine idéalisation de la cité lacédémonienne⁴. Or, l'étude de cette problématique méconnue tend à prouver qu'elle constituait un élément important des théories politiques des V^e et IV^e siècles. Les controverses auxquelles elle a donné lieu révèlent, en effet, qu'elle n'était qu'accessoirement d'ordre militaire et qu'elle dépassait même le cadre d'une polémique éthique dans laquelle des sources tardives, et notamment Plutarque, ont voulu la circonscrire. Elle reflète avant tout l'importance que des penseurs politiques comme Platon ou Xénophon attribuaient aux questions d'urbanisme et permet de déceler l'idéologie aristocratique, voire les intérêts économiques, qui motivent une partie de leurs constructions politiques. Les sources de la période classique tendent d'ailleurs à montrer que cette réflexion sur le rôle des murs dans l'organisation de la *polis* ne fut pas uniquement le fait de philosophes athéniens : la justification du refus des murailles à Sparte même, ne repose pas tant, comme l'ont fait croire les apophtegmes de Plutarque, sur un impératif moral, que sur un choix délibéré en vue de conserver et de mettre en œuvre un certain mode d'organisation du territoire, associé à un certain type de régime politique. C'est ainsi tout un pan des idéologies politiques du V^e siècle que la problématique des murailles permet de mettre en lumière.

4 La plupart des ouvrages sur Sparte (d'Ollier 1933 et 1943, Tigerstedt 1965-1978, à Chrymes Atkinson 1999, Ruzé et Christien 2007 ou encore Richer 2018) mentionnent évidemment l'absence de murailles dans la cité, sans en analyser véritablement les fondements idéologiques (voir *infra* pour des références précises à ces ouvrages) ; seules deux études, auxquelles cet article doit beaucoup, ont, à ma connaissance, abordé la question de la place de cette pratique spartiate dans le contexte des théories politiques des V^e et IV^e siècles : Romeyer-Dherbey 1999 et la première partie de l'ouvrage que Garlan a consacré à la poliorkétique antique (1974, 19-104).

En commençant par analyser le rôle des remparts dans la stratégie péricléenne durant la guerre du Péloponnèse, et ses conséquences sur le rapport des forces politiques dans la cité athénienne, il sera possible de comprendre de quelle manière la problématique des murailles fut perçue par les penseurs contemporains comme un problème d'urbanisme et de politique générale plus que militaire, et comment elle devint même un enjeu majeur de politique intérieure chez les premiers disciples de Socrate. On pourra alors apprécier la valeur et l'importance de la critique aristotélicienne en la replaçant elle-même dans son contexte historique, avant d'esquisser une brève enquête sur les probables origines archaïques, peut-être homériques, de ce questionnement sur le rôle des murs d'enceinte.

1 La problématique des murailles et la stratégie péricléenne

Si les cibles favorites des Socrate de Platon et de Xénophon sont les orateurs, sophistes et autres démagogues de la fin du V^e siècle, les grands hommes politiques qui les ont précédés ne sont pas épargnés. On trouve, chez les deux disciples du philosophe—bien qu'elle soit plus marquée chez Platon—une critique constante, et parfois violente, des grands dirigeants athéniens et de leurs réalisations. Face à Calliclès, qui vante le talent de ces hommes qui ont su accroître la puissance de leur cité, Socrate rétorque que les grands hommes politiques d'Athènes n'ont fait que 'gorger' la cité 'de ports, d'arsenaux, de remparts et de tributs' (Pl. *Grg.* 518e-519a), mais qu'ils n'ont nullement réussi à améliorer leurs concitoyens. Périclès lui-même a rendu ses concitoyens 'paresseux et bavards', en les encourageant à participer aux décisions politiques à l'assemblée—ils parlent et ne travaillent pas—'lâches', par la stratégie de retrait à l'abri des murs qu'il a fait adopter durant la guerre, et 'cupides' en développant le commerce et en instituant une allocation versée par l'État à tout citoyen siégeant à l'*Ecclésia* (515c). Il 'n'avait donc pas de valeur comme homme d'État' (516c). La preuve en est qu'il fut condamné à l'exil par ceux-là mêmes qu'il aurait dû rendre meilleurs, comme un berger qui serait agressé par son cheptel (516a). Cimon, Thémistocle ou Miltiade ne valent du reste pas mieux (515d-e), et Socrate de conclure par une formule lapidaire : 'Cette cité, la nôtre, n'a eu, à notre connaissance, aucun homme d'État qui eût de la valeur' (Pl. *Grg.* 517a, cf. aussi *Men.* 92d-94e)⁵.

5 Dans le *Gorgias*, un seul homme d'État semble échapper à la critique de Socrate : Aristide le Juste, aristocrate conservateur (*Grg.* 526a-b) et sans doute parent de la 'seconde femme' de Socrate, Myrto (D.L. 2.26-27, Ath. 13.555d-556b, Plu. *Arist.* 17.3-4).

Pour Socrate, en effet, ni la richesse, ni la puissance militaire n'engendrent la vertu et le bonheur—elles semblent même la plupart du temps s'y opposer. Or, telle doit être la visée des gouvernants : le bonheur, identifié au bien moral. Dans le *Premier Alcibiade*⁶, il est manifeste que la puissance—celle d'Athènes et de son empire en tout cas—est fallacieuse :

Ce n'est donc pas de murs, ni de trirèmes, ni de chantiers navals (οὐκ ἄρα τειχῶν οὐδὲ τριήρων οὐδὲ νεωρίων) que les cités ont besoin, Alcibiade, si elles veulent être heureuses, ni d'une nombreuse population ni d'un vaste territoire, quand c'est la vertu qui fait défaut⁷.

Un passage des *Mémorables* montre de même l'ironie socratique à l'œuvre à propos des deux plus éminents représentants de la démocratie athénienne. Socrate y parle avec Critobule de la rhétorique, qu'il compare d'abord au chant des sirènes :

Crit. : Connais-tu d'autres sortilèges ?

Soc. : Non, mais j'ai entendu dire que Périclès en connaissait beaucoup, et les avait jetés sur la cité, pour qu'ainsi elle l'aime.

Crit. : Et comment Thémistocle a-t-il réussi à se faire aimer de la cité ?

Soc. : Non pas par des sorts, non, mais en l'entourant d'une bonne amulette⁸.

Les sorts, ce sont la rhétorique et les beaux discours qui charment les foules ; l'amulette qui protège la cité, c'est, comme le fait remarquer E.C. Marchant, les fortifications et la flotte⁹.

Chez Platon, dans le *Gorgias* notamment, mais aussi dans l'œuvre de Xénon, les attaques contre les réalisations des dirigeants démocrates portent donc de manière récurrente sur ces quelques points : les remparts, la flotte et le commerce. Tous trois sont liés.

6 L'authenticité de l'*Alcibiade 1* est discutée : voir les références dans Marboeuf et Pradeau 2000, 219-220 et 24-29, Denyer 2001 et Dixsaut 1995, 219-220. Quand bien même ce dialogue ne serait pas de Platon, ce passage reflète la mentalité aristocratique des milieux socratiques et platoniciens ; il témoignerait même de la persistance à l'Académie, sous l'influence de l'enseignement de Platon, d'une problématique largement ancrée dans le contexte de la fin du V^e siècle.

7 Pl. *Alc.* 1 134b.

8 X. *Mem.* 2.6.13.

9 En note de l'édition Loeb, dont la traduction est ici adoptée (περιέψαας τι ἀγαθὸν αὐτῆ). Xénon est généralement moins critique que Platon à l'égard des dirigeants athéniens, cf. *Mem.* 3.6.2, *Smp.* 8.39.

Le mépris affiché par Platon à l'égard de la flotte et du commerce, qu'il associe à la démocratie et à la décadence morale de la cité¹⁰, est bien connu, mais le troisième élément de sa critique, les murailles, est moins souvent relevé¹¹. Or, les murs d'Athènes sont un des éléments fondamentaux de la thalassocratie : ses remparts ne sont pas seulement une enceinte, ils sont aussi constitués par les Longs Murs qui la relient à son port, le Pirée, et forment ainsi un élément essentiel de la stratégie adoptée par les grands dirigeants démocrates après les guerres médiques. Le discours sur les remparts pourrait avoir été d'une importance politique considérable dans l'Athènes de la fin du V^e siècle. Il correspond, dans une large mesure, à l'opposition entre oligarques et démocrates. La polémique remonte vraisemblablement à l'époque même de la construction des Longs Murs¹² :

Ils (les Lacédémoniens) tenaient compte, aussi, de l'attitude de certains Athéniens qui les appelaient en secret, dans l'espoir de mettre fin au régime démocratique et à la construction des Longs Murs¹³.

Mais c'est dans les discours de Périclès, au début de la guerre du Péloponnèse, que se perçoit toute l'importance des murailles d'Athènes. Pour le dirigeant athénien, la cité doit se replier entièrement derrière ses murs et ne pas se préoccuper de la défense de son territoire. Périclès insiste ainsi sur la nécessité de protéger la ville et de conserver la maîtrise sur les mers, en évitant tout combat inutile, et presque perdu d'avance, pour la défense des terres : il faut 'se désintéresser de la terre et des maisons pour ne veiller que sur la mer et la ville', les laisser piller et même, si on le pouvait, 'les mettre [soi-même] au pillage' (1.143.5). Ce n'est là, en effet, qu' 'un jardin d'agrément et un luxe de riche dont on se désintéressera' (2.62.3)¹⁴ eu égard à la vraie puissance qu'est la suprématie sur les mers. La cité doit donc, autant que possible, s'apparenter à une île. Les remparts lui offrent cette possibilité : en se repliant derrière ses murs qui la relient au Pirée, Athènes peut se reposer sur son empire maritime pour assurer sa subsistance.

La stratégie de Périclès est mise en œuvre et, dès les premières années de la guerre, les troupes spartiates pillent les terres de l'Attique sans rencontrer

10 R. 550e, Lg. 705a-b, 696a-b, 831c, 918b-e. Pour l'influence spartiate, cf. notamment X. Lac. 7.2.

11 Voir cependant l'article de Romeyer-Dherbey 1999 sur Aristote et sa critique de Platon.

12 Le coût et la lenteur de l'entreprise furent aussi l'objet de critiques et de moqueries : Plu. Per. 13.6. Sur les étapes et le plan de construction des murs d'Athènes : Theocharakis 2011.

13 Th. 1.107.4.

14 Trad. de Romilly 1990.

la moindre résistance. Cette absence de réaction est, d'un point de vue grec, surprenante. Archidamos, le roi spartiate, espère manifestement une riposte athénienne (Th. 2.11.6-8, 2.20.1-3) et s'attend à rencontrer ses ennemis sur le champ de bataille. Thucydide mentionne aussi les réactions négatives des Athéniens (2.21, cf. Plu. *Per.* 33.6-34.1), rapidement tempérées et contrôlées par Périclès qui s'en tient à sa stratégie (2.22.1). Aux yeux de l'historien, celle-ci se justifie par son efficacité ; il se sent pourtant dans l'obligation constante de la légitimer, tant elle est nouvelle et déconcertante pour ses contemporains¹⁵.

Le pamphlet anonyme *La constitution des Athéniens*, transmis parmi les œuvres de Xénophon, mais derrière lequel certains commentateurs pensent identifier Critias¹⁶—leader de la tyrannie des Trente et disciple de Socrate¹⁷—se fait l'écho de la stratégie péricléenne pour la dénoncer :

Puisqu'ils n'ont donc pas eu la chance, au départ, d'habiter une île, voici ce qu'ils font à l'heure actuelle : ils mettent en dépôt leurs biens dans des îles, confiants dans leur supériorité maritime, et ils laissent ravager l'Attique sans ciller, sachant bien que, s'ils en ont pitié, ils seront privés d'autres biens plus importants¹⁸.

Or, c'est surtout l'aristocratie qui possède les terres ; la ville, elle, est aux mains des démocrates. L'ancienne aristocratie est donc la grande perdante des choix stratégiques d'Athènes¹⁹ ; le peuple, lui, n'a que faire de voir dévaster des terres qui ne lui appartiennent pas (ce 'luxe de riche' selon Périclès), et on comprend dès lors que le Pseudo-Xénophon puisse espérer agréger à sa cause aristocratique les petits propriétaires fonciers²⁰ :

Maintenant, les paysans et les riches Athéniens tentent de se concilier les bonnes grâces des ennemis ; le peuple, en revanche, sachant bien que

15 Pour Athènes d'abord, mais aussi à diverses reprises dans son œuvre. Voir Garlan 1974, 29 et pour Archidamos : de Romilly 1962.

16 Canfora 1989, dont j'utilise la traduction.

17 Aeschin. 1.173, X. *Mem.* 1.2.15, 1.2.39 et 1.2.47 ; cf. aussi 4.6.1.

18 [X.] *Ath.* 2.16.

19 Il y a aussi sans doute une allusion au ravage des terres de l'Attique dans l'éloge (tout ironique) que Charmide fait de sa nouvelle pauvreté dans le *Banquet* de Xénophon (4.31).

20 C'est l'idéologie politique aristocratique du Pseudo-Xénophon, et dans une moindre mesure des divers disciples de Socrate, qui est ici en jeu. Sur la réalité de cette opposition entre *dêmos* urbain et *dêmos* rural, voir Foucharde 1998, 266-267 ; sur le texte du Pseudo-Xénophon comme pamphlet oligarchique : LévyStone 2005.

ceux-ci ne brûleront ni ne dévasteront rien de ce qu'il possède, vit tranquillement et ne cherche pas à se les concilier²¹.

La question des murailles, à Athènes, se révèle donc éminemment politique : c'est le *dêmos* urbain seul qui est favorisé par les murs. Les oligarques athéniens, eux, refusent les murailles : la destruction²² des Longs Murs sera d'ailleurs entreprise par le gouvernement oligarchique des Trente dès l'instauration de leur régime. Xénophon (*HG* 2.2.3, cf. *Isoc.* 7.64 et *Plu. Lys.* 15) précise d'ailleurs que c'est 'aux sons des flûtes et dans une joie extrême' que les exilés, de retour, participèrent à la démolition des murs. À la suite de la restauration démocratique, ils seront reconstruits²³. C'est à partir de ce contexte qu'il faut comprendre l'allusion du Pseudo-Xénophon : même si les Athéniens font tout pour que leur cité ressemble à une île, elle n'en est pas une et les portes pourraient être 'ouvertes et les ennemis introduits dans les murs'²⁴. À ses yeux, leur vocation défensive est illusoire : leur fonction véritable n'est pas de protéger l'ensemble de la cité d'un ennemi extérieur, mais plutôt de favoriser les intérêts du seul *dêmos*.

Seul le Pseudo-Xénophon est aussi explicite quant aux intérêts 'de classe'²⁵ en jeu dans la question des murailles. La propagande oligarchique semble plutôt s'accorder avec ce qu'on lit chez Platon qui pare son refus des fortifications d'un vocabulaire éthique. Ce n'est pas avec des murs qu'un homme d'État éduqué les citoyens ou parvient à réaliser le bonheur—finalité de la cité—affirme le Socrate de Platon (*supra*). De même, lorsque la destruction des Longs Murs est entreprise par le gouvernement des Trente, Théramène (un 'modéré' parmi eux²⁶) affirme à celui qui l'accuse de trahir sa cité :

Ô jeune homme, je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait Thémistocle ; car il a construit ces murs pour la sauvegarde des citoyens, et nous les détruisons pour la même raison. De plus, si les murs étaient la cause

21 [X.] *Ath.* 2.14.

22 Sur la notion de *κατασκάπτω* en général : Connor 1985, et plus particulièrement 96-99 sur les murs.

23 Sur la reconstruction des murs et le rôle de Conon qui la mit en œuvre (vers 394) : X. *HG* 4.8.9.

24 [X.] *Ath.* 2.15. Sur le thème de la trahison, cf. *infra* partie 4.

25 Sur l'utilisation du concept de classe pour le texte du Pseudo-Xénophon : LévyStone 2005, 16 n. 70.

26 Voir son discours à Critias : X. *HG* 2.3.56. Théramène lui-même est parfois présenté comme un associé de Socrate : D.S. 14.5 = SSRIC 104.

du bonheur d'une cité, alors Sparte devrait être la plus malheureuse, puisqu'elle n'en a pas²⁷.

Il est dès lors aisé de comprendre le lien des Longs Murs à la flotte et au commerce—à l'égard desquels Platon fait preuve d'une méfiance constante et qu'il bannit d'ailleurs de ses utopies politiques²⁸—et celui des remparts en général au *dêmos* urbain et donc, à la démocratie même.

2 La poliorcétique défensive des *Lois* et la cité lacédémonienne

Il est remarquable que jusque dans son dernier dialogue, les *Lois* (778d-e), Platon s'oppose aux fortifications des cités :

À propos des remparts (περὶ δὲ τευχῶν), Mégillos, je suis pour ma part de l'avis de Sparte, de laisser les remparts couchés dormir dans la terre et de ne pas les lever²⁹.

Il donne deux raisons à son refus des murs d'enceinte (il ne s'agit plus ici des longs murs d'Athènes : Platon s'est déjà assuré que sa cité est suffisamment éloignée de la mer)³⁰ : d'abord, c'est 'une chose nuisible à la santé des habitants' (778e6-7) mais, surtout, 'elle produit dans leur âme une habitude de mollesse' (778e7-8).

L'argument prophylactique contre les remparts est, sans doute, dû au souvenir de la peste qui s'abattit sur Athènes aux premières années de la guerre du Péloponnèse, lorsque, conformément à la stratégie de Périclès, les habitants de l'Attique se retirèrent derrière les murs de la cité : la concentration de population favorisa sans aucun doute l'apparition et la diffusion de l'épidémie³¹.

27 Plu. *Lys.* 14.9-10, trad. Ozanam 2001.

28 Cf. *supra* n. 10.

29 Pl. *Lg.* 778d3-6.

30 *Lg.* 704b-e.

31 Th. 2.54.4-5 et 2.64. On pourrait aussi y voir une réminiscence d'une légende homérique. Après qu'Apollon et Poséidon eurent achevé de bâtir les murs de Troie, sur la demande du roi Laomédon, ce dernier refusa de payer aux dieux le prix convenu. La cité en fut punie d'une peste propagée par Apollon et par un monstre marin envoyé par Poséidon (*Il.* 7.452, 21.441-457, D.S. 1.42, Apollod. *Bibl.* 2.5.9, Hyg. *Fab.* 89, Ov. *Met.* 11.194-220). Sur Laomédon : Vellay 1946 ; sur Céto et Héraclès : Scammel 1934. Notons cependant qu'Homère lui-même ne mentionne pas les châtements qui ne sont décrits que dans des sources tardives. Le passage du corpus hippocratique mentionnant un malade qui vivait à proximité des murs (*Hp. Epid.* 3.1.2) n'affirme aucun lien de causalité entre la localisation de l'habitat et le mal

Celui, moral, de la lâcheté ou de la mollesse trouve, quant à lui, son origine dans la propagande spartiate qui anime les milieux oligarchiques athéniens en général et les disciples de Socrate en particulier³². Les références, explicites ou implicites³³, à la cité lacédémonienne qui émaillent leurs textes, en attestent.

Au V^e siècle, en effet, la plupart des cités possèdent des murs d'enceinte³⁴. À en croire Plutarque, seuls les Spartiates rejettent *par principe* les fortifications et soutiennent qu'une cité n'est véritablement protégée que si elle est tenue par des hommes braves : ils sont les murs, et la vertu des habitants fournit une fortification suffisante :

Quelqu'un s'étonnait que Sparte n'eût pas de murailles, "Voilà, dit-il [Agésilas], en montrant les citoyens armés, les murs de Lacédémone." À la même question, une autre fois, il répondit : "Ce n'est pas avec des pierres et des planches que l'on entoure une ville de remparts, mais plutôt à même les vertus de ses habitants."³⁵

Pour Sparte, les cités fortifiées sont des places où se cachent les femmes :

dont était affecté le patient, même si le texte sera parfois interprété en ce sens par ses commentateurs tardifs (voir la critique de Gal. *In Hp. Epid.* 3 1.6, p. 29-33 Wenkebach).

32 Le laconisme de Socrate et de ses disciples est bien connu ; chez Platon, les lois de Lycurgue sont souvent louées (*Cri.* 52e, *Ep.* 7.354b, *Phdr.* 258b-c, *R.* 599d, *Lg.* 630d). Pour Plutarque, Platon se serait contenté de plagier Lycurgue (*Lyc.* 2) ! La *Constitution des Lacédémoniens*, l'*Agésilas* et la vie même de Xénophon témoignent de son admiration de ce dernier pour Sparte. Son Socrate fait aussi l'éloge de Lycurgue : *Mem.* 4.4.15. Dans les *Helléniques* même, il est loin de l'objectivité historique et ferme volontairement les yeux sur les éléments annonciateurs du déclin de la puissance lacédémonienne ; les Spartiates qu'il dépeint sont des modèles de soldat, voire de vertu (par exemple, Callicratidas : 1.6.1-14 et 1.6.32). Enfin, Ollier 1933, 2.3-34 et Tigerstedt 1978 ont tous deux insisté sur l'importance des Cyniques dans le développement de la légende spartiate et ont fait d'Antisthène un de ses principaux promoteurs ; cf. SSRVA 10 = 171 DC, SSRVA 7 = 195 DC et *infra* n. 88 et 96 sur les murailles. Pour Socrate lui-même, son laconisme est attesté indépendamment de celui de ses disciples dans les moqueries d'Aristophane : *Ar. Av.* 1281-1282 ; voir aussi *V.* 474-476, 466, 1003-1006 et 1122.

33 Dans le *Gorgias* (515e), Calliclès en fait la remarque à Socrate : il a entendu ces critiques de 'ceux qui ont les oreilles déchirées', c'est-à-dire qui imitent les Spartiates (par la pratique de la lutte, cf. *Prt.* 342b).

34 Sur l'évolution des murs à la période archaïque : Frederiksen 2011.

35 Plu. *Apophth. Lac.* 210e : "Ἄλλου δ' ἐπιζητούντος διὰ τί ἀτείχιστος ἡ Σπάρτη, ἐπιδείξας τοὺς πολίτας ἐξωπισμένους, "Ταῦτ' ἐστὶν εἶπε τὰ Λακεδαιμονίων τεῖχη." Ἄλλου δὲ τὸ αὐτὸ ἐπιζητούντος, "Οὐ λίθοις δεῖ καὶ ξύλοις τετειχίσθαι, [τὰς πόλεις ἔφη] ταῖς δὲ τῶν ἐνοικούντων ἀρεταῖς". Voir aussi : 217e (Antalcidas) : Τείχη δ' ἔλεγεν εἶναι τῆς Σπάρτης τοὺς νέους, ὄρια δὲ τὰς ἐπιδορατίδας, 228e (Lycurgue) : Καὶ πάλιν ἐπιζητούντων περὶ τειχῶν, "Οὐκ ἔφη πόλιν εἶναι ἀτείχιστον, ἥτις ἀνδράσι καὶ οὐ πλίνθοις ἐστεφάνωται" (= *Lyc.* 19.12).

Il (Agis) faisait le tour de la ville de Corinthe ; et considérant la hauteur, l'étendue et la force de ses murailles : "Quelles sont, dit-il, les femmes qui habitent dans cette enceinte ?"³⁶

Compter sur la valeur des hommes plus que sur les pierres, c'est sans doute aussi ce que veut dire le poète anonyme que mentionne Platon dans les *Lois* : 'les murs doivent être de fer et d'airain, plutôt que de terre' (778d7-e1). Il faut comprendre les cuirasses et les armes des combattants³⁷.

Pourtant, pour ce qui est de la justification de l'absence de murailles à Sparte, il y a peu de sources aussi explicites antérieures à Plutarque³⁸ qui semble parfois lui-même considérer que les murs n'assurent pas la sécurité (Plu. *Quaest. conv.* 2.5). Juste avant lui, Tite-Live attribuait à Lycurgue le refus des fortifications (39.37.2). La légende se poursuit et s'amplifie dans la tradition romaine, où les auteurs regrettent souvent l'époque de la 'vraie Sparte', qui n'avait pas de murs et comptait sur la seule vertu de ses habitants³⁹, jusqu'à la *Souda* qui lie

36 Plu. *Apophth. Lac.* 215d : Διερχόμενος δὲ τὰ τῶν Κορινθίων τεῖχη καὶ θεασάμενος ὑψηλά τε καὶ ὄχυρά ἐπὶ πολὺ τε παρατείνοντα, "Τίνες εἶπεν αἱ τὸν τόπον κατοικοῦσαι γυναῖκες ;". Voir aussi *Apophth. reg. et imp.* 190a (Théopompe) : Θεόπομπος ἔν τινι πόλει πρὸς τὸν ἐπιδεικνύμενον τὸ τεῖχος αὐτῶ καὶ πυθθανόμενον, εἰ δοκεῖ καλὸν καὶ ὑψηλὸν εἶναι, † οὐδ' εἰ γυναικῶν εἶπεν <ἦν> ; *Apophth. Lac.* 212e (Agésilas) : Ἐπεδείκνυέ τις αὐτῶ τῆς πόλεως τὸ τεῖχος ὄχυρὸν καὶ καρτερώς ἄγαν ἐξωκοδομημένον καὶ ἠρώτα εἰ καλὸν αὐτῶ φαίνεται· "Νῆ Δί' ἔφη καλὸν, οὐχ ὡς ἀνδράσι δὲ ἀλλ' ὡς γυναιξὶν ἐνοικεῖν" ; 230c (Panthédas) : Πανθοίδας πρεσβεύων εἰς τὴν Ἀσίαν, ἐπιδεικνύτων αὐτῶ τινων τεῖχος μέγα καὶ ὑψηλόν, εἶπε "Νῆ τοὺς θεοῦς, ὡς ἔξοι, καλὴ γυναικωνίτις".

37 C'est l'explication la plus simple et la plus évidente du texte. La métaphore répondrait d'ailleurs chez Platon aux célèbres "murs de bois" de Thémistocle qui désignaient la flotte d'Athènes (Hdt. 7.141-143, *Suid.* A 2371). Le poète mentionné par Platon n'est pas identifié ; il pourrait s'agir du Spartiate d'adoption Tyrtée que Platon cite par ailleurs dans ce dialogue. Pour les murs chez Alcée, qui pourrait aussi être le poète évoqué par Platon, cf. *infra* partie 5. On pourrait enfin penser à une référence au palais d'Alcinoos dans l'*Odyssée* (7.86) ou au Tartare chez Hésiode (Hom. *Il.* 8.13-16, *Th.* 717-45), mais l'allusion ne ferait pas vraiment sens. Chez Platon même, les murs de l'Atlantide dans le *Critias* (116b) sont de bronze. Un expression similaire et quasi-contemporaine (mais environ dix ans après la mort de Platon) se trouve chez Démosthène (cité par son adversaire, Aeschin. 3.84) : ἀλλὰ χαλκοῖς καὶ ἀδαμαντίνοις τεῖχεσιν, ὡς αὐτὸς φησι, τὴν χώραν ἡμῶν ἐτείχισε, τῇ τῶν Εὐβοέων καὶ Θηβαίων συμμαχίᾳ. L'explication semble ici toute rationnelle : il s'agit sans doute d'une allusion aux mines d'Euboé (avec Chalcis-χαλκός : Plin. *HN* 4.21) ; sur cette cité au IV^e siècle cf. Brunt 1969. L'image est donc sans doute courante mais pas toujours appliquée aux hommes d'armes, comme c'est probablement le cas chez Platon. L'image des soldats comparés aux murs en général se trouve dès Homère (*Il.* 4.299 : ἔρκος πολέμοιο), voir aussi D.S. 9.8.

38 Discussion sur les apophthèmes de Plutarque dans Ollier 1943, 21-54 et Tigerstedt 1974, 16-30, cf. Beck 2002, 167-168.

39 Claud. *Pan. Ma. Theod. cons.* 163-166 ; Just. *Hist.* 14.5.

l'absence de fortifications aux lois de la cité lacédémonienne et y voit l'origine de l'expression Ἐλευθεριώτερος Σπάρτης (*Suid.* E 806).

Mais les sources de l'époque classique ne sont pas aussi claires quant aux motivations des Lacédémoniens. D'après Thucydide (1.10), la cité elle-même n'est pas fortifiée, puisque, selon la description qu'il en donne, il n'y a pas même d'agglomération urbaine, mais plutôt des petits villages (κατὰ κώμας) dispersés sur un territoire relativement étendu⁴⁰. Et, de fait, l'absence de murs à Sparte à l'époque classique, confirmée par la recherche archéologique⁴¹, s'explique sans doute plus par l'organisation 'morcelée' de la cité lacédémonienne et son emprise sur les terres environnantes par l'entremise de la ligue du Péloponnèse : Sparte n'a nul besoin de murs, ses alliés—et pas seulement ses citoyens !—lui servent de protection⁴².

Par ailleurs, il n'y a pas de raisons de considérer *a priori* que l'opposition des Lacédémoniens à la construction de murs dans les autres cités du monde grec, dès la fin des guerres médiques⁴³, trouve son origine dans des considérations d'ordre moral (courage/lâcheté) auxquelles ils désireraient voir s'élever les autres Hellènes. Elle est peut-être, avant tout, intéressée et pragmatique. Un pragmatisme stratégique d'abord : Hérodote, qui ne tarit pas d'éloges sur la bravoure et l'efficacité des soldats lacédémoniens quand cela est approprié, souligne cependant leur manque de compétence à assiéger les cités, ou à prendre d'assaut des places fortifiées, et les oppose sur ce point aux Athéniens⁴⁴.

Mais la volonté spartiate de proscrire les remparts dans l'ensemble du monde grec révèle également et surtout des intérêts politiques, qui ne sont pas sans rappeler les thèses du Pseudo-Xénophon. Il s'agit, en effet, toujours pour

40 Plus explicitement chez Lys. 33.7 : ἀτείχιστοι.

41 La cité lacédémonienne ne posséda sans doute pas de rempart avant le III^e siècle : cf. Wace 1906 et 1907 ; récemment Ruzé et Christien 2007, 328-331. Les sources textuelles le confirment : Paus. 1.13.16 mentionne un premier système de fortification de la cité contre Démétrius Poliorcète, qui sera renforcé en 272 contre Pyrrhus (Plu. *Pyrrh.* 27.5-8), puis systématisé par Nabis (207-192 av. J.-C. : Paus. 7.8.5, cf. *Suid.* N 5) et détruit par Philopœmène (Liv. 38.34, cf. 39.37, Plb. 22.7.6, 12.2-4). Voir aussi Chrimes Atkinson 1999, 45-47 sur les murs et 316-18 sur l'organisation spatiale de la cité lacédémonienne.

42 Voir Guinrand 2016, 442 : "Les alliés formaient ainsi une première ligne de défense, une protection avancée contre un agresseur."

43 Contre Athènes : Th. 1.90, D.S. 11.40, Isoc. 15.307, Nep. *Them.* 2.6-7. Cette interdiction des murailles, les Spartiates semblent avant tout l'avoir imposée à leurs alliés : cf. Cawkwell 1976, 72, 75.

44 Hdt. 9.70.2. Nep. *Them.* 2.6 donne pour explication du refus des Lacédémoniens de voir s'élever des fortifications à Athènes et ailleurs en Grèce, le souvenir des guerres médiques finissantes : 'afin qu'il n'y ait nulle position fortifiée dont l'ennemi puisse prendre possession'. Th. 1.90 présente cette même argumentation comme une mauvaise excuse.

les Lacédémoniens de favoriser les aristocraties⁴⁵, et c'est pour cette raison, semble-t-il, qu'ils manifestent une telle hostilité à l'encontre des murailles. Un passage des *Helléniques* de Xénophon, après la défaite de Mantinée face à la cité lacédémonienne (en 385), est particulièrement explicite :

Les Lacédémoniens refusèrent de traiter, à moins qu'ils [les Mantinéens] ne répartissent leur population dans des villages.... Ensuite, quand le mur fut rasé et les habitants de Mantinée répartis dans quatre bourgs, comme ils l'étaient autrefois, ce changement les chagrina d'abord, parce qu'il fallait abattre les maisons qu'ils possédaient et en élever de nouvelles ; mais ceux qui avaient du bien, quand ils demeurèrent plus près de leurs terres qui étaient proches des bourgs, et qu'ils firent l'expérience de l'aristocratie, en se libérant des démagogues qui leur pesaient, se réjouirent de ce qui s'était passé.... les Mantinéens, dans leurs nouveaux villages, prirent part aux expéditions avec beaucoup plus de zèle que quand ils étaient en démocratie⁴⁶.

Ce témoignage précieux montre de manière éclatante combien la problématique des murailles dépasse largement le cadre militaire et doit être liée à l'opposition entre deux modèles d'organisation du territoire—l'un avantageant un centre urbain, l'autre privilégiant des territoires ruraux—qui correspondent eux-mêmes à deux modèles politiques : démocratie et aristocratie⁴⁷. Athènes semble de même, dans son espoir de favoriser les démocraties, avoir promu la construction de murs dans l'ensemble du monde grec (Plu. *Alc.* 15, 30 et 31).

C'est donc bien l'organisation spatiale et politique de la cité qui est en jeu dans la problématique des murailles, plus que les fortifications elles-mêmes. Il faut, en effet, se libérer d'une lecture trop rapide et radicale des apophtegmes rapportés par Plutarque : rien n'indique, dans les sources anciennes, que les Spartiates aient été hostiles aux fortifications *en tant que telles* : ils désapprouvaient uniquement les enceintes des cités. Les œuvres d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon confirment l'usage constant de fortifications par les troupes lacédémoniennes en campagne ou dans les territoires du Péloponnèse,

45 Th. 1.19, 1.76.2 et 1.144.2. Cf. Plu. *Lys.* 13.

46 X. *HG* 5.2.5, 7.

47 Ce passage éclaire aussi d'un nouveau jour certains textes de la *République*, où Platon décrit les conditions de création de la cité idéale, qui ne sont pas sans rappeler les méthodes spartiates à Mantinée décrites—et manifestement approuvées—par Xénophon (Pl. *R.* 540e-541a) : 'Le jour où tous ceux, répondis-je, qui dans l'État se trouveront avoir plus de dix ans, ils les auront, sans exception, relégués à la campagne ...'

et ce tout au long des V^e et IV^e siècles⁴⁸. La recherche archéologique, enfin, conforte, en partie, sur ce point, les sources textuelles, comme le démontre un article très documenté de M. Guintrand⁴⁹. Le refus des murailles procède donc moins d'un impératif moral général—se protéger derrière des murs est lâche—que d'un interdit fondé sur une idéologie politique liant l'usage des murs d'enceinte au système démocratique.

Or, cette stratégie spartiate semble s'accorder en tout point avec celle que Platon désire mettre en œuvre pour la cité des Magnètes. Car si Platon refuse les murs d'enceinte, il ne laisse pourtant pas sa cité sans défense⁵⁰ :

Ils veilleront d'abord à ce que le pays soit aussi bien fortifié (εὐεργκῆς) que possible contre l'ennemi ; ils creuseront des fossés (ταφρεύοντας) partout où il sera nécessaire, couperont le terrain par des tranchées, construiront des fortifications (ἐνοικοδομήμασιν) pour tenir en respect autant que possible ceux qui tenteraient de causer quelque dommage au pays et à ses biens⁵¹.

Si Platon, dans les *Lois*, reproduit presque exactement le modèle défensif lacédémonien, l'idéologie politique qui le guide a dépassé les milieux pro-aristocratiques ou laconophiles d'Athènes. Un passage d'Aristote, dans lequel le Stagirite s'éloigne du pragmatisme militaire dont il fait preuve lorsqu'il critique son maître (cf. *infra*), en témoigne. Le philosophe y établit, par une affirmation péremptoire, un lien entre positions défensives et types de constitution :

Pour ce qui est des lieux fortifiés (τόπων ἐρυμνῶν), la même chose n'est pas avantageuse pour toutes les constitutions. Ainsi, une acropole (ἀκρόπολις) convient à une oligarchie et à une monarchie, un plat pays (ὀμαλότης)

48 On renverra à l'article très complet de Guintrand 2016 sur les fortifications lacédémoniennes à l'époque classique. À titre d'exemples : Hdt. 7.208 : Léonidas se retranche derrière des fortifications, cf. 7.225.2, 8.72-74 : un mur pour barrer l'isthme de Corinthe (480), cf. 9.7, Th. 4.57.1-2 : une forteresse en Thyréatide (424), 7.19 : fortification de Décélie (413), X. *HG* 4.4.13 (393) : fortification d'un poste avancé à Epieikeia, X. *HG* 4.7.7 : volonté de fortifier une passe à l'entrée de l'Argolide (390), 6.4.41 : Agésilas fortifie Thespies (378), 6.5.12 : Agésilas fait réparer l'enceinte de la ville d'Eutaia.

49 Guintrand 2016.

50 La défense du territoire est détaillée : 760b-761d et 848d-e : douze villages fortifiés de surveillance ; sur la division du territoire dans la cité des *Lois*, voir Jones 1990, Morrow 1993, 103-112. C'est une autre raison pour laquelle l'Athénien refuse les murailles : par peur du ridicule d'avoir des lignes de défense redondantes (Pl. *Lg.* 778e1-6).

51 Pl. *Lg.* 760e.

à une démocratie, mais aucun des deux ne convient à une aristocratie, mais plutôt plusieurs places fortes (ἰσχυροὶ τόποι πλείους)⁵².

Cette thèse, qui semble de prime abord une affirmation dogmatique, avancée sans aucune justification, est donc en fait le reflet d'une réalité et d'une tradition historique connues du Stagirite.

3 Les murailles comme enjeu de politique intérieure

Le modèle des *Lois* est donc *parfaitement* laconien et la poliorkétique défensive de Platon y apparaît comme le miroir inversé de la stratégie péricléenne : défendre les terres, se désintéresser de la ville ! Un tel modèle s'accorde manifestement avec les intérêts de classe soulignés par le Pseudo-Xénophon : il n'est pas question de laisser la ville et son territoire 'ouverts à tout vent', en se fiant uniquement à la valeur des citoyens, mais de fortifier les frontières plutôt que le centre urbain, et donc de protéger aussi les campagnes.

Pour les disciples de Socrate, cependant, il ne s'agit pas bien sûr (explicitement en tout cas) de défendre les intérêts exclusifs de l'aristocratie mais, plutôt, ainsi que l'a relevé Garlan, d'harmoniser, d'accorder *justement*, les intérêts de la ville et ceux des zones rurales et, ainsi, de s'assurer que les citoyens défendront avec une même ardeur l'ensemble du territoire⁵³. C'est la raison même pour laquelle Platon propose, dans les *Lois*, une originale répartition des terres :

chacun de ces lots sera partagé en deux portions ... et qui, chacune, sont l'une à proximité (du centre), l'autre éloignée : un lot unique étant ainsi formé d'une portion touchant à la ville et d'une portion touchant aux extrémités⁵⁴.

Ainsi, ajoute-t-il, 'chaque citoyen a deux résidences, celle qui est au voisinage du centre, celle de la périphérie' (745e). De cette façon, tous seront concernés par la défense du territoire dans son ensemble. Aristote vante d'ailleurs, pour les mêmes raisons, une répartition similaire des terres, afin que tous aient des intérêts dans les deux secteurs⁵⁵.

52 Arist. *Pol.* 7.11, 1330b18-21.

53 Garlan 1974, 72-73.

54 Pl. *Lg.* 745c, cf. 842e.

55 *Pol.* 7.9, 1330a14-26, plus particulièrement 14-16 : 'la partie réservée aux particuliers [sera divisée] en une partie aux abords de la frontière et une autre aux abords de la ville, afin

Dans l'*Économique*, le Socrate de Xénophon pose explicitement le problème, que Platon et Aristote espéraient voir disparaître grâce à une nouvelle division de la propriété foncière, en posant l'hypothèse suivante :

On en aurait, disions-nous, la preuve si, alors que des ennemis envahissent le territoire, on divisait les cultivateurs et les artisans en deux groupes pour leur demander séparément s'ils décident de défendre les campagnes ou de renoncer aux champs pour monter la garde sur les remparts. Dans ces circonstances, nous pensions bien que ceux qui travaillent la terre voteraient pour la défendre, et les artisans pour ne point se battre mais pour rester tranquilles, comme leur éducation les y a habitués, loin de la peine et du danger⁵⁶.

Chez Xénophon, l'opposition entre l'agriculteur et le citoyen est explicite et radicale : le premier devient le modèle même du *kalos kagathos*⁵⁷. Les murs jouent à nouveau un rôle dans cette idéalisation de l'agriculteur (*Oec.* 6.10) : 'Puisque les récoltes poussent et que le bétail paît en dehors des enceintes (ἔξω τῶν ἐρυμάτων), l'agriculture nous semble rendre, dans une certaine mesure, les travailleurs courageux.' Mais quels que soient les sentiments propres de Xénophon envers le travail agricole, l'hypothèse générale selon laquelle le patriotisme est lié au statut social et à l'intérêt personnel est, elle, partagée par nombre d'auteurs des V^e et IV^e siècles et explique, en partie, l'attitude de Platon et d'Aristote⁵⁸.

Mais Xénophon est, contrairement à Platon, avant tout un soldat pragmatique : il ne construit pas une cité idéale 'en paroles', et n'envisage pas d'imposer une nouvelle division des terres mais il s'accommode tant bien que mal des réalités de son temps. Il perçoit et même admet comme une donnée évidente la division entre centre urbain et zones rurales, il reconnaît aussi l'infériorité des troupes athéniennes à livrer bataille en rase campagne, mais il ne se résout

qu'avec les deux lots qui sont attribués à chacun, tous soient parties prenantes dans ces deux régions.

56 X. *Oec.* 6.6-7.

57 Il n'y a pas de travail ni d'art supérieur à l'agriculture (X. *Oec.* 6.8), celle-ci 'renforce le corps et l'âme' (5.4, 6.9), est une propédeutique à la guerre (11.19-20) par son 'éducation forte et virile qui donne une âme et un corps bien trempée' (4.13), alors que les artisans des villes sont, eux, 'amollis' (4.2-3). Sur l'image de l'agriculteur au V^e et IV^e siècle, voir Fouchard 1993.

58 L'agriculture développe le sens civique et fait les meilleurs citoyens (*Oec.* 6.6-7), prêts à défendre la terre pour défendre leurs terres (6.9). Comparer au Pseudo-Xénophon (2.16, cf. *supra*) qui dénonce à l'inverse la fuite des capitaux durant la guerre de la part de ces marchands qui n'ont que faire de défendre la 'patrie'.

pas pour autant à abandonner les terres (*Oec.* 4.15) : ‘Rien ne sert de cultiver de vastes champs, s’il n’y a personne pour les défendre’ (οὐδὲν ὄφελος πολλὰ ἀροῦν, εἰ μὴ εἶεν οἱ ἀρήξοντες). Ainsi, dans l’*Hipparque* (dans les années 350), il suppose une situation similaire à celle du début de la guerre du Péloponnèse, où la cité choisirait—à tort selon lui—de se replier derrière ses murs, afin d’expliquer comment la cavalerie pourrait, à elle-seule et malgré tout, limiter les dégâts infligés par l’ennemi (7.4-8.3). Il propose aussi, dans le même temps, un autre plan de défense des frontières et du territoire : un système de fortifications et de tranchées, réparties sur l’ensemble du territoire, s’appuyant sur la géographie et la topographie locale, semblable par bien des aspects à celui préconisé par Platon dans les *Lois*. Ce plan est d’ailleurs d’inspiration identique à celui qu’expose Socrate lui-même au fils de Périclès dans les *Mémorables* (3.5.25-27), ouvrage dans lequel le philosophe revient, avec d’autres interlocuteurs, sur l’importance des garnisons extérieures⁵⁹.

La réflexion des divers disciples de Socrate semble donc trouver son origine dans un même rejet de la stratégie péricléenne et de la division de la cité qu’elle a, selon eux, entraînée, par opposition à l’unité quasi-légendaire de la cité lacédémonienne⁶⁰. Il convient, dans tous les cas, d’éviter, autant que faire se peut, une divergence d’intérêts entre centre urbain et territoires ruraux qui, en cas de guerre, deviendrait un élément de désunion, et donc d’affaiblissement, de la cité⁶¹. Les murs d’enceinte constituent dans cette optique un facteur primordial du développement de la *stasis* et un sujet essentiel de réflexion pour celui qui cherche à assurer l’*homonoia* de la communauté : la démarcation géographique qu’ils établissent n’est, en effet, que le signe ostensible d’une division profonde de la cité⁶².

59 *Mem.* 3.6.10-11. Xénophon lui-même revient sur ces problèmes à diverses reprises : *Cyr.* 3.2.4, 6.1.15, 6.1.16. ou encore *Vect.* 4.43-44.

60 L’éloge (critique) des Spartiates par Lysias reflète un même idéal (33.7) : μόνοι δὲ οἰκούντες ἀπόρρητοι καὶ ἀτείχιστοι καὶ ἀστασίαστοι καὶ ἀήττητοι καὶ τρόποις αἰεὶ τοῖς αὐτοῖς χρώμενοι.

61 La peur de la *stasis* et la célébration concomitante de l’*homonoia* n’est pas simplement une invention des aristocrates en vue de justifier leur idéologie, ou une mauvaise excuse athénienne pour expliquer la défaite (Romilly 1972). La division interne est un instrument de guerre comme un autre : c’est d’ailleurs un des principes fondamentaux énoncés par Aen. *Tact.* 10.20. Si l’on en croit certaines sources, les Spartiates eux-mêmes, face à l’absence de réaction des Athéniens au pillage de l’Attique, escomptaient favoriser les dissensions athéniennes : dès le début de la guerre, Archidamos aurait volontairement pillé le territoire de l’Attique, *en épargnant les biens de Périclès* ; pour rétablir la confiance, Périclès aurait alors offert ses terres à la cité (Just. *Hist.* 3.7, Polyæn. 1.36.2).

62 Le rempart, qui associe grosses et petites pierres parfaitement ajustées, a pu servir, au contraire, chez d’autres auteurs, à illustrer les liens nécessaires de solidarité entre grands et petits dans la cité : S. *Aj.* 157-161.

4 La critique d'Aristote et les guerres de Philippe II

Dans les *Politiques*, Aristote reproche aux idées avancées par son maître de ne pas être efficaces militairement :

Pour ce qui est des remparts, ceux qui disent que les cités prétendant à la vaillance ne doivent pas en avoir ont une position trop archaïque, alors qu'ils voient démenties par les faits les cités qui se sont ainsi vantées⁶³.

Aux thèses 'trop archaïques' (λίαν ἀρχαίως, 1330b34), Aristote oppose 'les faits qui les ont démenties' (ἐλεγχόμενας ἔργω, 1330b35). Il insiste particulièrement sur les inventions, techniques et machines *contemporaines* (τὰ νῦν ἐπεξευρημένας, 1331a14 ; καὶ νῦν εὐρημένων τῶν περὶ τὰ βέλη καὶ τὰς μηχανάς, 1331a1-2), c'est-à-dire sur les progrès techniques de la poliorcétique et des machines de sièges au IV^e siècle, auxquels Platon, étonnement⁶⁴, ne semble jamais prêter attention. Chez ce dernier, en effet, la question des remparts est examinée d'un point de vue moral plutôt que stratégique—même si ce vocabulaire éthique recouvre peut-être des motivations d'ordre économique et social similaires à celles mises en avant par le Pseudo-Xénophon. La problématique des remparts, en cas de guerre, relève presque plus, chez les disciples immédiats de Socrate (même chez Xénophon, *dans ses écrits socratiques*), de la *stasis*—du risque de division interne de la cité—que de la défense contre des ennemis extérieurs. Dans certains textes, Platon exprime d'ailleurs un dédain surprenant à l'égard de l'art du stratège (Pl. *Sph.* 227b). C'est, au contraire, à partir de considérations pratiques et militaires, comme observateur averti⁶⁵ des batailles dont il est contemporain qu'Aristote se déclare favorable aux murs d'enceinte.

Pourtant, d'un point de vue strictement militaire la stratégie de Sparte qui sert de modèle à celle des *Lois*, n'est pas en elle-même absurde : après tout, le territoire de Sparte reste inviolé jusqu'en 370—soit sur une plus longue durée

63 Arist. *Pol.* 1330b33-35.

64 Étonnement car c'est en Sicile—les liens de Platon avec les tyrans de l'île sont connus—, et plus spécifiquement à Syracuse, que s'amorcent les grands progrès du IV^e siècle en matière de fortifications et de machines de sièges. Voir D.S. 14.42 et 51 sur l'invention de la catapulte, cf. Garlan 1974, 156-168.

65 Les liens d'Aristote avec Hermias, que Jaeger 1967, 289 voyait comme la source de ce chapitre d'Aristote sur les fortifications, ainsi que sa connaissance directe des remparts d'Assos où il a séjourné, ou encore ses liens avec Antipater, général de Philippe II puis d'Alexandre (voir Romeyer Dherbey 1999, 371). Notons que Romeyer Dherbey 1999, 369 voit aussi dans ce passage une allusion au traité de *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien. Sur ce dernier, voir le récent volume de Pretzler et Barley 2017.

qu'Athènes avec ses murailles⁶⁶—et la cité elle-même—son centre—n'est jamais conquis. Les retentissantes défaites de Leuctres (371), puis de Mantinée (362) face aux Thébains, ont certes prouvé les limites et sans doute même le déclin de la puissance militaire lacédémonienne, mais il s'agissait de batailles rangées, 'traditionnelles', ou deux armées se font face (X. *HG* 6.4.4-15, 7.5.18-27). Diodore rapporte que même Épaminondas échoua à prendre la 'ville' de Lacédémone (15.82-83). Il y a donc une certaine difficulté à comprendre la critique aristotélicienne de Platon s'il ne pensait, comme ce dernier, qu'à l'opposition entre les modèles athéniens et spartiates.

Un autre élément de la stratégie défensive platonicienne permet de mieux appréhender l'appréciation du Stagirite et le caractère spécifiquement *contemporain* de sa critique. Platon propose en effet, comme à regret, d'utiliser les murs mêmes des habitations—qu'il faudra alors ajuster les unes contre les autres—comme enceinte 'si vraiment il faut des remparts' (*Lg.* 779a8-b7). Il s'agit là aussi d'un type archaïque de défense, répandu dans le monde grec et sans lien particulier avec Sparte, et qu'Aristote attaque explicitement dans ce même passage⁶⁷. G. Romeyer Dherbey a proposé, de manière fort argumentée⁶⁸, de voir dans la critique aristotélicienne une allusion à la ville d'Olynthe, défaite par Philippe II vers 349/348 : la cité ne possédait que de faibles remparts et utilisait précisément les murs des habitations comme fortifications. On comprend, dès lors, l'insistance d'Aristote sur les événements *contemporains* qui donneraient tort à Platon.

Si c'est sans doute là ce que vise précisément Aristote, la critique paraît cependant avoir une portée plus générale et c'est le caractère dépassé de la stratégie prônée par Platon qui est en cause. Le Stagirite reproche avant tout à son maître de ne pas être conscient des développements stratégiques dont il fut le contemporain et de rester ancré dans un débat de la fin du V^e siècle, ou

66 On peut aussi affirmer, contre Platon et avec Thucydide, que la stratégie péricléenne était la mieux adaptée à la situation (la première guerre du Péloponnèse avait, en effet, montré la faiblesse des forces terrestres d'Athènes). Elle fonctionna d'ailleurs très bien : les Spartiates escomptaient une victoire rapide ; la guerre a duré 30 ans. Mais il est vrai que l'épithète ἀπόρθητος ('non-ravagé') qualifiant Athènes depuis 480 (Hdt. 7.141, A. *Pers.* 348) fut définitivement perdue lors de la guerre du Péloponnèse ; Sparte pourra s'en prévaloir au moins jusqu'en 370 (Leuctres), cf. *Lys. Disc. ol.* 33.7 (cf. *supra* n. 60).

67 C'est bien Platon qui est, à nouveau, visé par l'attaque, comme le prouve l'allusion à la valeur 'esthétique' d'une telle organisation : Pl. *Lg.* 779b4-5 : ἰδεῖν τε οὐκ ἀηδὲς μίας οἰκίας σχῆμα ἐχούσης αὐτῆς ; Arist. *Pol.* 1330b23 : ἡ δὲ τῶν ἰδίῳν οἰκίσεων διάθεσις ἡδίων μὲν νομίζεται, ou encore l'ironie d'Aristote à propos de ceux qui dénoncent les habitudes de lâcheté qu'engendrent les murs d'enceinte, tout en acceptant un tel système (1330b6-7).

68 Romeyer Dherbey 1999, 365-367. En s'appuyant sur la chronologie historique comme sur celle de l'écriture du livre VII des *Politiques*.

à la limite du début du IV^e—ce qui est manifestement le cas : même dans les *Lois*, c'est-à-dire vers 350, Platon semble décrier la stratégie péricléenne (80 ans plus tôt !) plutôt que de se préoccuper des expéditions de Philippe II.

Or, avec les avancées du royaume de Macédoine, la guerre change de nature. La *Troisième Philippique* de Démosthène (9.47-50), qui tente de convaincre ses concitoyens du danger nouveau que représente Philippe II, rend compte de l'évolution profonde des techniques et idéaux militaires. À la noble simplicité (εὐήθεια, 51) de la guerre d'antan, qui avait ses 'lois', se jouait 'au grand jour' (νόμιμον ... καὶ προφανῆ, 48) et où s'affrontaient des hommes 'à l'ancienne' (ἀρχαίως, 48), quand les hoplites se faisaient face sur le champ de bataille (ἐκ παρατάξεως, 49)⁶⁹, Démosthène oppose la stratégie du roi de Macédoine : une guerre de pillages, de cavalerie légère et de camps volants (οὐχὶ τῷ φάλαγγ' ὀπλιτῶν ... ἀλλὰ τῷ ψιλούς, ἰππέας, τοξότας, ξένους, τοιοῦτον ἐξηρτήσθαι στρατόπεδον), de trahisures (τοὺς προδότας, 49) et de sièges (μηχανήματ' ἐπιστήσας πολιορκεῖ, 50). La valeur des hommes n'a, dès lors, que peu d'importance ; l'or et les machines gagnent les guerres.

Dès l'apparition des machines de sièges, les Spartiates, qui se battent suivant un modèle archaïque, le déplorent :

Archidamos fils d'Agésilas voyant le premier trait de catapulte qu'on avait apportée de Sicile s'exclama : "Ô Héraclès, c'en est fini de la valeur de l'homme (ἀπόλωλεν ἀνδρὸς ἀρετά)"⁷⁰.

Ces machines, en effet, n'ont qu'un usage : prendre les cités. Or, les Lacédémoniens se refusaient non seulement à fortifier leur cité, mais aussi, bien souvent, à s'emparer de celles des autres, et tiraient gloire d'affronter leurs ennemis en terrain découvert. Leur incompetence en matière de poliorcétique relevée par Hérodote⁷¹ pourrait ainsi elle-même être rattachée à un autre impératif moral hérité de la période archaïque, et mis à mal par les Macédoniens : la guerre noble se joue uniquement sur un champ de bataille et il n'y a rien d'héroïque ni même d'honorable dans le fait d'assiéger et d'investir une cité⁷². Divers témoignages confirment l'influence de cet idéal à Sparte. Ainsi, vers la fin du

69 La guerre du Péloponnèse, par les choix de Périclès comme par l'adaptation des Lacédémoniens à cette nouvelle stratégie, avait en réalité déjà porté un premier coup aux idéaux de la guerre archaïque, cf. Garland 1974, 23-25.

70 Plu. *Apophth. reg. et imp.* 191d. Cf. X. *Ages.* 7.6.

71 *Supra* n. 44.

72 Une cité grecque. Cela est sans doute moins vrai dans la guerre contre les barbares : *infra* n. 75.

VIII^e siècle, après avoir défait les Argiens, le roi Polydore de Sparte se refuse à prendre leur cité :

Les alliés pressaient Polydore de ne pas perdre de temps, mais d'attaquer les murs de l'ennemi et de s'emparer de la cité ; y pénétrer était aisé, les hommes ayant tous péri, il n'y restait guère que des femmes⁷³ ; il leur répondit : "Il est noble, je crois, de vaincre ceux qui s'opposent à nous dans une bataille à armes égales ; mais, après avoir livré bataille au sujet des limites du territoire, désirer prendre la cité, je ne considère pas que cela soit juste."⁷⁴

Cléomène, chez Hérodote (6.82.1), se montre réticent à prendre la ville d'Argos, du moins sans l'avis favorable préalable des dieux : 'il pensait meilleur de ne pas attaquer la ville avant d'avoir appris par les sacrifices si le dieu la lui livrait ou s'il s'opposait à l'entreprise'. Et encore au IV^e siècle, Agésilas refuse d'assiéger Corinthe car une telle action est 'indigne de sa valeur' : 'il était homme à forcer les coupables à revenir à leur devoir, non à prendre d'assaut les villes les plus célèbres de la Grèce' (Nep. *Ag.* 17.5, cf. Plu. *Ap. Lac.* 223c). Cet idéal explique aussi sans doute la 'clémence' relative de Sparte à la fin de la guerre du Péloponnèse, que Xénophon met d'ailleurs en valeur en l'opposant au désir de vengeance des autres cités qui, pour certaines, désiraient raser Athènes (X. *HG* 2.2.19-20).

Or, les répugnances spartiates à attaquer les villes reposent sur des sentiments archaïques grecs que la cité lacédémonienne semble avoir plus longtemps maintenus, mais dont on trouve encore la trace, dans différents textes littéraires comme épigraphiques⁷⁵. Chez Hérodote, le Perse Mardonios se moque encore des coutumes grecques, d'engager la bataille à 'la place la plus belle', comme par une esthétique absurde qui mène aux 'plus grandes pertes' des deux côtés, plutôt que de 'trouver une place où chacun serait le mieux à l'abri de la défaite' (Hdt. 7.9b1-2). Il est clair, comme l'a montré Garlan qui est tenté de qualifier cet impératif moral de "loi de la guerre", que "l'objectif

73 On voit là que les apophthèmes lacédémoniens désignant les cités fortifiées comme des 'places pour les femmes' comportent une certaine ambiguïté. Il s'agit, sans doute, d'abord, d'insulter les soldats ennemis qui s'y retranchent (cf. *infra* partie 5), mais l'expression a peut-être aussi, prise littéralement, une signification et une conséquence différentes : c'est précisément parce qu'elle est une place où les femmes (et les enfants) se protègent que l'on ne l'attaque pas.

74 Plu. *Apophth. Lac.* 231e.

75 On en a le signe dans les serments amphictioniques (Aesch. 2.115, 3.109-111) ou dans celui de Platée (Lycurg. 1.80-1, D.S. 9.29, et une stèle du IV^e), cf. Daux 1941 et 1953.

principal des conflits qui mettaient aux prises les cités grecques à l'époque archaïque [était] la conquête du territoire beaucoup plus que la prise de la ville"⁷⁶.

Le thème de la trahison, de la division achetée, prégnant dans les textes de la seconde moitié du IV^e siècle, mais qui se manifeste déjà, en rapport avec la problématique des murailles, chez Antisthène (*SSRVA* 107 = DC 90) et chez le Pseudo-Xénophon (*supra* n. 24), deviendra lui aussi constitutif de la légende spartiate : d'après Pausanias (7.10.3), Sparte fut la seule cité où les tentatives de corruption de Philippe II se soldèrent par un échec, et elle ne fut ainsi jamais victime de trahison interne.

Enfin, si Aristote constate, à sa manière, les évolutions de l'art militaire de son temps, il ne s'en réjouit nullement et reste, malgré tout, attaché à un idéal de guerre traditionnelle. Il admet, par exemple, qu'il n'est 'pas noble' (οὐ καλόν, *Pol.* 1330b36) pour les défenseurs de la cité de se retirer derrière les remparts quand ils ne sont pas en infériorité numérique : c'est face à des forces supérieures en nombre que l'usage des murs se justifie⁷⁷. Il insiste, de même, sur le fait que les remparts n'obligent à rien ; ils ne font qu'offrir une opportunité supplémentaire :

ceux dont la ville est entourée de remparts peuvent utiliser de deux façons leurs cités, comme ayant des remparts et comme n'en ayant pas, ce qui est impossible dans le cas de celles qui n'en ont pas⁷⁸.

Les enceintes ne créent donc pas nécessairement des 'habitudes de lâcheté' (cf. 1331a7), pas plus qu'elles ne favorisent par elles-mêmes la domination du *dêmos* urbain : elles donnent simplement à la cité plus de possibilités stratégiques dont il serait absurde de se passer.

Aristote n'est pas avare de critiques vis-à-vis de Sparte, et il y a peu de traces dans son œuvre de la laconophilie de son maître⁷⁹. Ces hésitations à assumer

76 Garlan 1974, 21.

77 Cet argument ne concerne pas directement Platon, qui régule strictement la population de la cité (*R.* 423b-c, 460a, *Lg.* 713d, *Alc.* 1 134b) et encore moins les Lacédémoniens qui, au contraire, s'enorgueillissent presque d'être en infériorité numérique. L'apophthème d'Agis pourrait servir de réponse spartiate au Stagirite (*Plu. Apophth. Lac.* 190c) : Ἄγεις ὁ βασιλεὺς οὐκ ἔφη τοὺς Λακεδαιμονίους ἔρωτᾶν πόσοι εἰσίν, ἀλλὰ ποῦ εἰσίν οἱ πολέμιοι, cf. 190d (Agis) et *Plu. Lyc.* 26 (Agésilas).

78 Arist. *Pol.* 7.11, 1331a8-10.

79 Sur les rapports d'Aristote à Sparte : Cloché 1942 ; ses successeurs au Lycée semblent, eux, plus sensibles à la légende spartiate : Théophraste (*Plu. Lyc.* 10.2) ou Dicéarque et sa *Constitution des Lacédémoniens* qui aurait eu un grand succès à Sparte même (*Suid.* Δ 1062 s.v. Δικαίταρχος).

pleinement l'usage des murs laissent supposer l'existence d'une tradition grecque commune, non exclusivement spartiate, et interroge sur ce qu'Aristote considère comme 'préjugés anciens'.

5 Principes de la guerre noble et origine de la thématique des apophtegmes

Il est possible que, dans le texte d'Aristote, "l'expression *λίαν ἀρχαίως* renvoie ... à la réaction des écrivains de la première moitié du IV^e contre la stratégie péricléenne"⁸⁰, c'est-à-dire à la défaite d'Athènes cachée derrière ses murs. Mais peut-être faut-il comprendre à la lettre Aristote : *λίαν ἀρχαίως*, 'très anciennement'. La problématique des murailles ne serait alors que l'écho à Sparte, cité réfractaire au changement (cf. Th. 1.81.1), et chez Platon, penseur souvent tourné vers un passé fantasmé, d'un idéal archaïque, autrefois partagé par l'ensemble de la Grèce. La présence des principaux thèmes des apophtegmes concernant les murailles dans des textes anciens ou non-spartiates plaident en ce sens : la repli derrière les murs comme signe de lâcheté, l'inutilité stratégique des murailles, la féminisation du guerrier comme insulte ou encore la valeur des hommes comme rempart véritable.

Dès Homère, la stratégie défensive prônée par Polydamas dans l'*Illiade* est souvent considérée par les autres héros comme un signe de lâcheté (*Il.* 12.212). Le refus immédiat d'Hector (18.277-78) de suivre sa recommandation de se replier derrière les murs est, à cet égard, révélateur. Par ses conseils de prudence, le personnage de Polydamas paraît isolé et se dissocie même clairement de la mentalité héroïque : il est celui qui favorise "la sauvegarde de la communauté, par tous les moyens, y compris le *déshonneur* héroïque"⁸¹. Des considérations similaires à celles de Platon sur les insuffisances des murailles et, même, sur la lâcheté de ceux qui en font usage apparaissent au IV^e siècle chez Isocrate, qui revient pourtant souvent sur le traumatisme causé par la destruction des Longs Murs⁸² et ne peut être soupçonné d'un laconisme excessif⁸³.

Divers textes mettent en doute l'efficacité militaire des remparts. Dans l'*Illiade*, et sans s'étendre sur la chute de 'Troie bien fortifiée' (Τροίην εὐτείχεον) qui est sans doute présente à l'esprit de tous, Hector encourage ses hommes à mépriser les 'remparts faibles et inutiles' que les Achéens ont construits sur

80 Romeyer Dherbey 1999, 365.

81 Courtieu 2004, 24-5.

82 Isoc. 15.319, 16.13 et 40, cf. 18.40, 20.11 et sur la reconstruction : 5.64.

83 Sur Isocrate et Sparte : Cloché 1933. Sur la critique des murs : Isoc. 7.13 et 8.77.

les conseils de Nestor (τείχεα μηχανόωντο ἀβλήχρ' οὐδενόσωρα, *Il.* 8.177-178) et dont Agamemnon se désole plus tard (14.65-71) 'le rempart bien bâti ne sert à rien'. Hérodote (4.46.2-3), lui, offre un éloge surprenant des Scythes, qu'il loue pour 'l'invention' (σοφώτατα πάντων ἐξεύρηται) de n'avoir ni mur, ni même de ville (μήτε ἄστεα μήτε τείχεα) : ils sont, de ce fait, 'imbattables et inattaquables' (ἄμαχοί τε καὶ ἄποροι)⁸⁴.

Un des thèmes principaux des apophtegmes lacédémoniens consiste à faire des hommes d'armes les véritables remparts de la ville, et même à les identifier à la *polis* en tant que telle. Or, cette thématique, avec ou sans référence aux murailles, n'a rien de spécifiquement spartiate. Le général athénien Nicias (qui, malgré ses velléités pacifistes, n'est pas réputé pour être laconophile⁸⁵) affirme, pour relever le moral de ses troupes (Th. 7.77) : ἄνδρες γὰρ πόλις, καὶ οὐ τείχη οὐδὲ νῆες ἀνδρῶν κεναί. Le même genre d'expression apparaît déjà dans l'*Oedipe Roi* de Sophocle (56-57) : ὡς οὐδὲν ἐστὶν οὔτε πύργος οὔτε ναῦς / ἔρημος ἀνδρῶν μὴ ξυνοικούντων ἔσω. La thématique remonte sans doute au poète Alcée. Aelius Aristide lui en attribue explicitement la paternité lorsqu'il en rapporte quelques vers :

Ni les pierres et le bois, ni l'art du forgeron, ne font la cité ; mais partout où sont des hommes qui savent comment se mettre en sûreté, il y a des murs et une cité⁸⁶.

L'identification, à Sparte, des soldats aux murs peut aussi sans doute être interprétée comme une 'démocratisation' hoplitique de l'idéal archaïque héroïque⁸⁷ qui se manifeste, chez Homère, par l'usage de l'épithète 'rempart des Achéens' à propos d'Ajax (*Il.* 7.211 : ἔρκος Ἀχαιῶν) ou d'Achille (1.283-284), et, encore, chez Théognis (233-234) où l'homme de bien est 'citadelle et rempart (ἀκρόπολις καὶ πύργος) du peuple à l'esprit vide'.

84 Voir aussi le discours du roi scythe Idanthyse : Hdt. 4.126-127.

85 Dans le *Lachès* de Platon, c'est même lui qui figure les mentalités athéniennes concernant le courage et la valeur militaire, et Lachès celles de Sparte : voir Romilly 1980.

86 Ael. Arist. *Or.* 46.207 = Alc. fr. 426 Campbell (24 Bergk). Cf. fr. 112.10 Campbell (23 Bergk) : ἄνδρες γὰρ πόλις πύργος ἀρεύιοι. Bien que les textes d'Alcée ou de Sophocle ne relèvent pas toujours spécifiquement du domaine militaire, l'usage systématique d'*aner* établit un rapport, au moins implicite, au courage et à la virilité. Il ne s'agit donc pas de définir la notion de *polis* par sa population (plutôt que par sa localisation géographique ou par ses bâtiments), mais bien de mettre à l'honneur la valeur des hommes qui se battent pour la défendre. Sur les sens de *polis* et la définition de la cité par sa population : Hansen 2001, 31-54, sp. 48-49.

87 Sur ce phénomène et le lien entre valeurs hoplitiques et valeurs héroïques : Loraux 1977 et, pour Athènes, Loraux 1978.

Il est toutefois plus difficile de trouver l'origine d'un des éléments principaux des apophtegmes, à savoir l'association explicite des murailles aux femmes⁸⁸. Mais l'assimilation de guerriers à des femmes est, quant à elle, utilisée comme insulte dès les textes homériques. Ainsi, Thersite s'exclame (*Il.* 2.235) : ὦ πέπονες κάκ' ἐλέγχε' Ἀχαιῖδες οὐκέτ' Ἀχαιοί. L'attaque est dure et Homère lui-même insiste sur le caractère vulgaire et injurieux du personnage (2.212-213, 222)⁸⁹. Plus loin, c'est le Spartiate Ménélas qui use de la même expression (Ἀχαιῖδες οὐκέτ' Ἀχαιοί), pour condamner les hésitations de ses compagnons face à Hector (7.96).

Les apophtegmes spartiates, comme les philosophies des principaux disciples de Socrate, apparaissent donc comme l'écho d'un bloc de valeurs archaïques qui faisaient de l'héroïsme le *summum* de la vertu humaine et imposaient une certaine conduite de la guerre. C'est ce qui les distingue d'autres critiques du début du IV^e siècle de la stratégie péricléenne⁹⁰, qui, tout en condamnant les erreurs d'Athènes, ne se tournent pas pour autant vers un passé idéalisé.

En ce sens, la question des murailles déborde, à nouveau, le seul cadre militaire et les prises de position des auteurs d'influence socratique peuvent être liées à leur perception générale de l'histoire de l'humanité. Les études de Romilly (1966), Edelstein (1967) ou Dodds (1973) ont montré que le V^e siècle athénien fait figure d'exception dans l'Antiquité pour avoir donné naissance à diverses théories du progrès : loin de voir dans l'histoire des hommes celle d'un déclin, comme Hésiode, Platon ou encore Virgile, les auteurs de cette époque tendent à décrire les progrès accomplis par l'homme et ses techniques depuis une origine sombre et bestiale. À rebours de la pensée platonicienne ou de l'idéologie spartiate, les murs y incarnent un progrès de la civilisation. Ainsi, dans le *Cyclope* d'Euripide, lorsqu'Ulysse découvre l'île des cyclopes, le tragique reprend les descriptions homériques de la vie sauvage, mais les complète par l'absence de murailles :

88 L'association virilité-Sparte, féminité-Athènes se trouve, elle, surtout au IV^e siècle, dans les fragments des cyniques Antisthène et/ou Diogène qui reprennent fortement la thématique des murailles en lui octroyant un caractère éthique. Ces deux penseurs sont peut-être même à l'origine des apophtegmes spartiates (cf. Ollier 1943, 2.3-54). *SSRVA* 7 = 195 DC : 'Antisthène qui était citoyen de l'Attique, s'étant rendu d'Athènes à Sparte, disait qu'il était passé du gynécée à l'appartement des hommes'. Selon D.L. 6.59, le mot est de Diogène.

89 Cf. Courtieu 2004, 12.

90 La souvenir de la stratégie péricléenne se trouve encore dans les reproches adressés à Démosthène—de ne faire qu'imiter le grand homme du V^e siècle—qui précisément s'en défend : D. *Cour.* (18) 1.299-300, cf. *Phil.* 2, 6.23-24, voir aussi le décret rapporté dans *Plu. Mor.* 851a.

Od. Quelle est cette terre et quels sont ceux qui l'habitent ?

Sil. Le Mont Etna, le lieu le plus haut de Sicile.

Od. Mais où sont les murs, et les tours de la cité ? (τείχη δὲ ποῦ ἴστι καὶ πόλεως πυργώματα ;)

Sil. Il n'y en point ; sur ces hauteurs point d'humains, étranger.

Od. Qui habite donc cette terre ? Un peuple de bêtes sauvages (θηρῶν γένος) ?⁹¹

La réaction d'Ulysse est significative, sinon caricaturale : sans murs, pas de cité, et sans cité, pas d'hommes, mais un γένος de bêtes⁹².

Dans son *Archéologie*, Thucydide lie explicitement les murailles au développement de la civilisation et leur absence à des sociétés primitives ou vivant encore de façon archaïque (cf. 1.6.1), et plus particulièrement Sparte (1.10.2 : κατὰ κώμας δὲ τῷ παλαιῷ τῆς Ἑλλάδος τρόπῳ οἰκισθείσης). Comme Platon plus tard, l'historien associe construction des remparts et accumulation des richesses issues du commerce—souvent maritime (1.2.2, 1.7.1, 1.8.3)—mais, à l'inverse du philosophe, il y voit un signe de progrès⁹³.

Enfin, chez Moschion (rapporté par Stobée) qui est souvent associé aux “théories du progrès,” voire du “contrat social”⁹⁴ sophistique de la fin du V^e siècle, le passage définitif de “l'état de nature”, c'est-à-dire quasi-animal, à l'état civilisé, proprement humain, est précisément décrit en ces termes :

les villes s'entourèrent de tours et ils construisirent des habitations bien fortifiées, et leur existence sauvage fut changée en vie civilisée⁹⁵.

Comme souvent, les progrès techniques, qui étaient encensés au V^e siècle, vont de pair, chez Platon, avec la dégénérescence morale des hommes : les murs, qui favorisent des habitudes de lâcheté et renforcent les divisions dans la cité, en sont une parfaite illustration.

• • •

91 E. *Cycl.* 113-117.

92 Les murs sont déjà un élément constitutif de la cité chez Hésiode, qui ne partage cependant en rien la vision progressiste de l'histoire : *Op.* 225-247.

93 Sur le lien richesse/mer, voir Momigliano 1960, Rokeah 1963 ou Kallet-Marx 1993. Sur la question du lien entre thalassocratie et démocratie : Ceccarelli 1993.

94 Sur l'application de la notion de contrat social aux thèses sophistiques, voir notamment Guthrie 1995, 135-147 et Kahn 1981.

95 Moschio 27-29 : ἄστη δ' ἐπυργώσαντο καὶ περισκεπεῖς / ἔτευξαν οἴκους καὶ τὸν ἠγγιωμένον / εἰς ἡμέρον δίαταν ἤγαγον βίον. Même Platon est sensible à cette problématique dans les *Lois* (mais il s'agit de villages avec clôtures, et non encore de cités) : *Lg.* 680e-681a.

Les philosophes du IV^e siècle font face à plusieurs changements majeurs. Premier ‘choc’ : la stratégie péricléenne de retrait derrière les murs et ses conséquences sur les structures économiques et les rapports de force politiques d’Athènes. D’où la lecture platonicienne dans le cadre d’une opposition oligarchie-démocratie, Sparte-Athènes. C’est cette problématique qui intéresse avant tout les disciples directs de Socrate, qui prennent parti, en s’inscrivant dans la tradition aristocratique du V^e siècle, contre les murailles : il s’agit, pour eux, de défendre les terres, ‘d’équilibrer’ les intérêts des diverses classes de la cité, en un mot, d’y assurer l’*homonoia*.

Second ‘choc’ : les machines de Denys et les guerres de Philippe, que Platon ne voit pas ou refuse de voir—car elles achèvent de détruire l’idéal de guerre noble auquel il est attaché—et qui expliquent et motivent la critique pragmatique d’un Aristote : la guerre de ‘l’ancien temps’, comme l’écrit Démosthène, n’existe plus que dans les textes des poètes, l’opposition même entre Sparte et Athènes n’a plus de sens, il faut se garder de limiter ses possibilités stratégiques : la défense de la cité est un sujet digne de l’attention du philosophe et qu’il convient d’aborder, sans préjugé politique ou éthique.

La proximité idéologique entre les premiers disciples de Socrate et les Lacédémoniens résulte sans doute d’une défense commune des intérêts économiques et politiques d’un régime aristocratique—réel ou idéal—et d’une éthique⁹⁶ reposant sur une vision héroïque de la guerre noble. Le rejet des murailles apparaît alors comme le reflet d’une certaine pensée proprement réactionnaire, attachée à un ensemble de valeurs archaïques, et dont on trouve l’écho dans les premiers textes de la Grèce. Mais cette problématique prend, sans doute dans le courant du V^e siècle, une nouvelle importance, toute politique, en devenant un élément de l’opposition entre régime démocratique et oligarchie. Elle se manifeste tant dans la théorie politique, particulièrement chez les disciples de Socrate, que dans les pratiques des cités athéniennes et lacédémoniennes qui respectivement encourageaient ou bannissaient l’usage

96 Cette morale archaïque, on l’a vu, se manifeste chez Platon et Xénophon et, dans une moindre mesure, chez Aristote. On peut relever que le vocabulaire des fortifications connaît, plus tard, sans doute sous l’influence du Cynisme, un certain succès dans les éthiques des philosophies d’époques hellénistique et impériale. Dès Antisthène, le vocabulaire des fortifications s’applique à l’éthique personnelle : le sage n’a d’égard ni pour les murs de bois de la flotte de Thémistocle, ni pour ceux de pierres des cités démocratiques, ni même pour les remparts de fer et d’airain de Sparte, mais construit en lui-même, par ses raisonnements, des “murailles de l’âme” (cf. Antisthène SSRVA 107, 108, 134 = 90, 82, 88 DC). On renverra sur ces points à l’analyse de Malherbe 1983 sur l’armement du philosophe jusqu’à Paul de Tarse.

des murs d'enceinte dans le reste du monde grec, cherchant par là-même à promouvoir le type de régime qui leur était le plus avantageux.

Bibliographie

- Beck, M. (2002). Plutarch to Trajan. The Dedicatory Letter and the Apophthegmata Collection. In: P.A. Stadter et L. Van der Stockt, eds., *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals, and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A.D.)*, Louvain, pp. 163-173.
- Brunt, P.A. (1969). Euboea in the Time of Philip II. *CQ* 19, pp. 245-265.
- Canfora, L. (1989). *La démocratie comme violence*. Traduit par D. Fourgous. 2nd edition. Paris.
- Cawkwell, G.L. (1976). Agesilaus and Sparta. *CQ* 26, pp. 62-84.
- Ceccarelli, P. (1993). Sans thalassocratie, pas de démocratie? Le rapport entre thalassocratie et démocratie à Athènes dans la discussion du V^e au IV^e siècle av. J.C. *Historia* 42, pp. 444-470.
- Chrimes Atkinson, K. (1999). *Ancient Sparta. A Re-examination of the Evidence*. Manchester.
- Cloché, P. (1933). Isocrate et la politique lacédémonienne. *REA* 35, pp. 129-145.
- Cloché, P. (1942). Aristote et les institutions de Sparte. *LEC* 11, pp. 289-313.
- Connor, W.R. (1985). The Razing of the House in Greek Society. *TAPhA* 115, pp. 79-102.
- Courtieu, G. (2004). Thersite et Polydamas. Le masque et le double des héros homériques. In: C. Wolf, ed., *Les exclus dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé à Lyon les 23-24 septembre 2004*, Paris, pp. 9-25.
- Daux, G. (1941). Le serment de Platées. *RA* 17, pp. 176-183.
- Daux, G. (1953). Serments amphictioniques et serment de Platées. In: G.E. Mylonas, ed., *Studies presented to D.M. Robinson, Vol. 2*, Saint Louis, pp. 775-782.
- Decleva Caizzi, F., ed. (1966). *Antisthenis Fragmenta*. Milano.
- Denyer, N., ed. (2001). *Alcibiades*. Cambridge.
- Dixsaut, M. (1995). *Naturel Philosophe. Essai sur les dialogues de Platon*. Paris.
- Dodds, E.R. (1973). The Ancient Concept of Progress. In: E.R. Dodds, ed., *The Ancient Concept of Progress and Other Essays on Greek Literature and Belief*. Oxford, pp. 1-25.
- Edelstein, L. (1967). *The Idea of Progress in Classical Antiquity*. Baltimore.
- Fouchard, A. (1993). Le statut des agriculteurs dans la cité grecque idéale. *REG* 106, pp. 61-81.
- Fouchard, A. (1998). *Aristocratie et démocratie. Idéologies et sociétés en Grèce ancienne*. Besançon.
- Frederiksen, R. (2011). *Greek City Walls of the Archaic Period, 900-480 B.C.* Oxford.

- Garlan, Y. (1974). *Recherches de poliorcétique grecque*. Paris.
- Giannantoni, G., ed. (1990). *Socratis et Socraticorum reliquae*. (4 vols). Napoli.
- Guintrand, M. (2016). Les fortifications dans le système défensif lacédémonien à l'époque classique. In: R. Frederiksen, S. Muth, et al., ed., *Focus on Fortifications. New Research on Fortifications in the Ancient Mediterranean and the Near East*, Oxford/Philadelphia, pp. 435-446.
- Guthrie, W.C.K. (1995). *The Sophists*. London. [= *A History of Greek Philosophy, Vol. 3(1)*. First edition 1969].
- Hansen, M.H. (2001). *Polis et cité-État. Un concept antique et son équivalent moderne*. Translated by A. Hasnaoui. Paris.
- Jaeger, W. (1967). *Aristotle. Fundamentals of the History of his Development*. Oxford.
- Jones, N.F. (1990). The Organization of the Kretan City in Plato's *Laws*. *CW* 83, pp. 473-492.
- Jowett, B., ed. (1885). *The Politics of Aristotle*. Oxford.
- Kahn, C.H. (1981). The Origins of Social Contract Theory. In: G.B. Kerferd, ed., *The Sophists and their Legacy. Proceedings of the Fourth International Colloquium on Ancient Philosophy 29th August-1st September 1979*, Wiesbaden.
- Kallet-Marx, L. (1993). Money, Expense, and Naval Power in Thucydides' History 1-5.24. Oxford.
- Lévystone, D. (2005). La *Constitution des Athéniens* du Pseudo-Xénophon. *RFHIP* 21, pp. 3-48.
- Loroux, N. (1977). La 'belle mort' spartiate. *Ktema* 2, pp. 105-120.
- Loroux, N. (1978). Mourir devant Troie, tomber pour Athènes. De la gloire du héros à l'idée de la cité. *Social Science Information* 17, pp. 801-817.
- Malherbe, A.J. (1983). Antisthenes and Odysseus, and Paul at War. *HTHR* 76, pp. 143-173.
- Marboeuf, C., and Pradeau, J.-F., ed. (2000). *Alcibiade*. Paris.
- Momigliano, A. (1960). Sea-power in Greek Thought. In: A. Momigliano, ed., *Secondo Contributo alla Storia degli Studi Classici*, Roma, pp. 57-67.
- Morrow, G.R. (1993). *Plato's Cretan City*. Princeton.
- Ollier, F. (1943). *Le mirage Spartiate. Étude sur l'idéalisation de Sparte dans l'antiquité grecque de l'origine jusqu'aux Cyniques*. 2nd edition. Paris 1943.
- Ozanam, A.-M., ed. (2001). *Plutarque, Vies parallèles*. Paris.
- Pellegrin, P., ed. (2015). *Aristote, Les Politiques*. Paris.
- Prakken, D.W. (1940). Note on the Apocryphal Oath of the Athenians at Plataea. *AJPh* 61, pp. 62-65.
- Pretzler, M., and Barley, N., eds. (2017). *Brill's Companion to Aineias Tacticus*. Leiden.
- Rackham, H., ed. (1944). *Aristotle, Politics*. London.
- Richer, N. (2018). *Sparte. Cité des arts, des armes et des lois*. Paris.
- Robin, L., ed. (1950). *Platon. Œuvres complètes*. (2 vols). Paris.

- Rokeah, D. (1963). Περιουσία χρημάτων. Thucydides and Pericles. *RFIC* 91, pp. 282-286.
- Romeyer Dherbey, G. (1999). Aristote et la poliorcétique. In: G. Romeyer Dherbey, ed., *La parole archaïque*, Paris, pp. 360-374.
- Romilly, J. de. (1962). Les intentions d'Archidamos et le livre II de Thucydide. *REA* 64, pp. 297-299.
- Romilly, J. de. (1966). Thucydide et l'idée de progrès. *ASNP* 35, pp. 143-191.
- Romilly, J. de. (1972). Vocabulaire et propagande ou les premiers emplois du mot ὁμόνοια. In: A. Ernout, ed., *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, Paris, pp. 199-209.
- Romilly, J. de. (1980). Réflexions sur le courage chez Thucydide et chez Platon. *REG* 93, pp. 307-323.
- Ruzé, F., and Christien, J. (2007). *Sparte. Géographie, mythes et histoire*. Paris.
- Scammell, J.M. (1934). The Capture of Troy by Heracles. *CJ* 29, pp. 418-428.
- Sihler, E.G. (1893). Aristotle's Criticisms of the Spartan Government. *CR* 7, pp. 439-443.
- Theocharaki, A.M. (2011). The Ancient Circuit Wall of Athens. Its Changing Course and the Phases of Construction. *Hesperia* 80, pp. 71-156.
- Tigerstedt, E.N. (1965-1978). *The Legend of Sparta in Classical Antiquity*. (3 vols). Stockholm.
- Vellay, C. (1946). Le règne de Laomédon. *C&M* 8, pp. 44-86.
- Wace, A.J.B. (1905-1906). Excavations at Sparta I: The City Wall. *ABSA* 12, pp. 284-288.
- Wace, A.J.B. (1907). Excavations at Sparta II: The City Wall. *ABSA* 13, pp. 5-16.
- Wormell, D.E.W. (1941). Walls of Brass in Literature. *Hermathena* 58, pp. 116-120.